

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 15 [i.e. 16]

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184252>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cultivateurs et par la sélection des graines, mesure pratiquée en grand chez nos voisins les Français ?

Quand j'ai dit que l'habitude est une seconde nature, je disais là une vérité (vraie surtout) à l'endroit de ce maudit tabac notre tyran. Un grand fumeur privé de tabac, n'est-il pas en effet un corps sans âme, une âme en peine, et je défie qu'on m'en cite un seul qui ne fût jamais, au moins une fois dans sa vie, par sa privation, comme un chien dans un jeu de quilles.

Essayez de priver de tabac un fumeur, il devient rêveur et distrait, sa bête cherche partout quelque chose qui lui manque, il a des absences, même de la mélancolie, et son âme, qui devrait être au-dessus de ces faiblesses, en est toute.... je ne sais comment ! C'est donc ainsi que nous sommes les uniques auteurs de notre esclavage et les instruments de notre captivité.

Je connais plusieurs de mes amis qui voulurent briser leurs chaînes ; hélas ! ils y sont retombés comme la fourmi dans le gouffre du fourmilion, et cependant il en est un, mais il est seul, qui a su renoncer au tabac pour payer, avec cette économie et d'autres, les dettes de son père ! Honneur à lui, car il y a de l'héroïsme dans ce renoncement.

On a dit que le tabac, comme le café, est un poison lent ; on a vu des médecins qui croyaient que son usage nous ferait tomber dans la bradypepsie, de la bradypepsie dans la dyspepsie, de la dyspepsie dans l'apepsie, de l'apepsie dans la lienterie, de la lienterie dans la dysenterie, de la dysenterie dans l'hydropisie, dans la privation de la vie où nous aura conduit notre folie ! (Molière.)

Et pourquoi donc pas, puisqu'on a dit aussi que la maladie des pommes de terre provient des télégraphes et des chemins de fer ; que l'oïdium est un reste de petite vérole, et que le phylloxera est entré en Europe dans une bouteille de vin de Californie, qui, après avoir été bue, passa dans une vigne du Département de l'Hérault.

Cependant j'ai connu dans ma jeunesse un vigneron qui atteignit bien au-delà de l'âge de quatre-vingt-dix ans ; il fumait jour et nuit du Payerne dans une pipe de Guggisberg, et il défunta pour ainsi dire la pipe à la bouche.

J'ai vu ensevelir un digne magistrat avancé en âge, avec sa pipe à la bouche. Il était vieux garçon, on l'enterra avec sa meilleure amie.

Molière, à propos de tabac à priser, fait dire à l'un des personnages de Don Juan :

« Qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. »

Pour Thomas Corneille : Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale.

Bossuet, l'évêque de Maux, l'éminent orateur, par contre, en fit défendre l'usage aux ecclésiastiques, et *Le grand Roi* Louis XIV l'interdit aux marins et aux soldats de marine.

Pour quant à moi, qui suis une de ses victimes, je déclare que le *Buen fumar* est un délassement incomparable, un adoucissement aux maux de la vie, un désinfectant de tous les miasmes de l'air, un sou-

lagement pour les fatigues physiques et morales, un compagnon de solitude, un ami, et tout en disant :

« Heureux sont ceux qui n'ont jamais fumé. »

Je soutiens qu'ils ignorent l'un des plus doux et des plus innocents plaisirs qui furent départis à l'espèce humaine.

Mais mon cigare s'éteint, plus une seule allumette ; mon âme, qui faisait un voyage de long cours dans les espaces imaginaires, rentre au logis. — Ah ! vous revoilà, grande voyageuse ! — Ma bête, alors privée de l'herbe à Nicot, pousse un profond soupir, et Bill, devinant son angoisse et son malaise, me donne la patte. — Bill, vous avez raison : Allons quérir des allumettes pour rétablir l'harmonie entre ces deux dames. H. C.

Onna crâna montra.

On lulu qu'avâi étâ cauquiè teimps défrou avâi atsetâ onna montra dè reincontre, et ma fâi l'étâi rudo fier quand revegne dein son velâdzo. L'est veré que y'avâi dè quiet, kâ l'avâi l'air cossu avoué sa tsaina que saillessâi dè son bosson dè montra et que peindoillivè tanquiè su la cousse, iô onna balla clliâ dzauna et carrâie tapottâvè quand martsivè. Mâ n'étâi rein què la cliâ, faillâi vairè la montra!... Quinna pîce!

— Ma fâi, n'ia rein à derè, que lâi fe cauquon à quoui la montrâvè, po dào biô, c'est dào biô, mâ va-cllie bin?

— Se le va bin? ah pour'ami, que reponde, quand l'est bin décidâie, le tè fot bas veingtè-quatr'hâorès ein dozè!

Lorsqu'on établissait le cimetière de Montoie, un plaisant fit accroire à une pauvre vieille femme de la rue de l'Halle que la municipalité allouerait une somme de 500 francs à celui qui étrennerait ce champ de repos.

Eh bien, je parierais, dit-elle, que ça va encore tomber sur quelqu'un qui n'en a pas besoin.

Un jour d'avant-revue à Nyon, un carabinier de la Côte passait au bureau du commandant dans un état de malpropreté frappante. Le commandant, après l'avoir examiné ainsi que son arme, lui fit : Voyons, carabinier, n'avez-vous pas honte de vous présenter ici dans un état semblable.

— En effet, mon commandant, j'en éprouve une telle honte que ma carabine en rougit.

Pourquoi l'architecte du nouveau théâtre de Genève a-t-il la chance d'être nommé premier ténor ? Parce que c'est probablement lui qui donnera la note la plus haute.

Dans un des derniers concours régionaux, un membre de la commission locale, agriculteur ha-

bile, mais parfois un peu distrait, était occupé à numéroter les animaux à mesure qu'ils étaient admis dans l'enceinte du concours ; il se servait pour cela de couleur à l'huile et de chiffres à jour.

Arrivé au n° 77 il fit l'application du premier 7 sur la croupe d'une génisse, et se retournant vers un de ses collègues, il lui dit : « va vite me chercher l'autre 7 pour ne pas perdre du temps ! »

Un éclat de rire répondit à sa demande et notre homme un peu confus, quoique riant aussi de sa bévue, jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Lo tsemin po allâ à Orzeins.

Y'avâi 'na granta féta à Orzeins. Lè Jeunesses dâi z'einverons lâi volliâvon allâ, lo bon san ! mâ lè valets ne poivon diéro parti dévânt d'avâi gouvernâ, et cein portâvè on bocon tâ. Lè felhiès qu'aviont tot bin preparâ po ètrè bin reguingolâtiès ne sè tsaillessont pas d'atteindrè lo nè, kâ on arâi pas bin vu lâo biô fichus et lâo grands ribans dè tsapés tot frais repassâ, que cein est rudo galé quand pâsson pè derrâi lè z'épaulès et que cein vortigè pè l'ouâra. Assebin ne poivon pas atteindrè lo moeint dè s'attifâ ; lâo seimbiâvè dza ouèrè la clérinette et la timbâla et lè tsambès lâo démedzivon ein atteindeint d'ein ver'iena.

L'ein eut on part que volliron dza parti, âotrè la véprâo et le s'étiont baillè lo mot avoué lè valets po lo nè ; mâ ne le saviont pas lè tsemins et l'alliron lo démandâ à n'on vilho qu'avâi z'âo z'u étâ âi felhiès per lé et que cognessâi ti lè cheindâi. L'étâi cheta dein son pâilo, vai la fenétra, que liaisâi sur l'armana quand cliiâo gaupès vegniron tsi li.

— Bondzo, bondzo, que le frion ein eintreint.

— Atsivo, grachâosès ! que dâo diablo châi veni vo fèrè ?

— Oh ! n'ein einviâ d'allâ à Orzeins et ne vignèin vo démandâ lou tsemin.

— Lou sédè-vo pas ?

— Na !

— « Eh bin, lâi a dou tsemins, ion à tsai et ion à piottons. Faut pas preindrè cique iô vant lè tsai, pace que minè dein lè tsamps ; faut mî preindrè cique à piottons. Vo tracî tot drâi et quand vo z'itès avau, vai lou gardaroba, vo fédè otta et vo'alladè contrè lou lhî ; après, vo teridè contrè Napoléion, qu'est lé peindu ; vo fédè on contor et vo trovadè on tre, iô l'est qu'on fâ lou vin et qu'on brâiè lè bliessons, qu'est ein tâo, qu'on vai la rebatta, qu'est dein lou veladzo d'Orzeins, et vo lâi itès. »

Extrait d'un chapitre du cadastre d'une commune du canton.

Chapitre de Z, ffeu X.

La veuve de X est jouissante avec ses enfants, pendant son veuvage ; de plus, les filles non mariées du dit X ont droit de jouir à commencer à la

mort de leur mère de deux chambres, de la cuisine et d'une place à l'écurie pendant leur célibat.

En 1861, à Yverdon, lorsque le bataillon N° 113, le vrai, le pur 113, faisant un cours préparatoire d'une huitaine de jours avant d'aller prendre part « au Grand camp du St-Gothard, » un soldat de la 3^{me} (permettez, il y avait 6 compagnies de chasseurs) manœuvrait comme un conscrit, le plus maladroitement du monde, malgré les observations de l'instructeur ; à la fin, ce dernier impatienté, s'écrie en s'adressant au lourdeau : « Mais mille tonnerre, vous êtes fou ! mais complètement fou !!! »

Tout interloqué, le pauvre soldat répond : « Ma foi, je sais pas, je l'étais pourtant pas quand je suis venu. »

A. G.

Notre joli corps de cadets venait de faire sa promenade annuelle à laquelle le temps avait été peu favorable. Ces pauvres garçons rentraient en ville, musique en tête, par une pluie battante.

« Que c'est pourtant fâcheux, quelle triste chance ! » dit madame K. à son mari, en les voyant traverser le Grand-Pont.

— Allons donc, répond M. K., il n'y a point de mal ; pour refaire la patrie, il nous faut des hommes bien trempés.

Casino-Théâtre. — Deux beaux opéras nous ont été donnés cette semaine, *La Traviata* et *Lucie*, dont la délicieuse musique s'adapte à des situations éminemment dramatiques et émouvantes. Dans le rôle de Violetta, M^{me} Dumoulin s'est chaleureusement fait applaudir ; elle a chanté les superbes mélodies de cette œuvre avec un rare talent. La souplesse, la pureté de sa voix, ainsi que son jeu à la fois sobre et gracieux, lui attirent tous les jours de nouvelles sympathies.

M. Tollen s'est montré bon comédien ; il apporte de la chaleur et de la vie sur la scène ; mais nous croyons avec un de nos collègues que l'opéra comique est le genre qui lui convient le mieux. — M. Deslouis, notre excellent baryton, a été surtout applaudi dans ce beau morceau, où le père de Rodolphe veut chercher à ramener celui-ci à de meilleurs sentiments :

Lorsqu'à de folles amours, etc.

Jeudi, un joli lever de rideau, le *Maitre de Chapelle* nous a fourni l'occasion d'apprécier les qualités de notre Dugazon M^{me} Longueville, dont la voix est fort agréable et le jeu plein de jeunesse et de brio. — Puis *Lucie de Lamermoor*, avec sa musique si touchante, si passionnée, si rêveuse parfois, a amené sur la scène nos premiers artistes. — Jamais M^{me} Dumoulin n'a vocalisé avec plus de grâce et de facilité ; jamais ses notes n'ont été plus perlées ; jamais aussi les applaudissements n'ont été plus enthousiastes. Les mêmes éloges sont dus à MM. Deslouis et Faivret, qui se sont brillamment acquittés de leurs rôles, au double point de vue dramatique et musical.

Nos remerciements donc à tous nos artistes, et à leur habile et dévoué directeur.

Le *Trouvère* nous est annoncé pour lundi. Chacun voudra entendre cette œuvre magistrale de Verdi.